

Arnold Schwarzenegger

Un grand timide à l'assaut de la gloire totale

Maurice Elia

Number 147-148, September 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50392ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1990). Review of [Arnold Schwarzenegger : un grand timide à l'assaut de la gloire totale]. *Séquences*, (147-148), 76–77.

ARNOLD SCHWARZENEGGER

Un grand timide à l'assaut de la gloire totale



Pumping Iron (1977)



Conan the Barbarian (1982)



The Terminator (1984)



Commando (1985)

Dans les coulisses du «Tonight Show», Arnold Schwarzenegger se prépare. Ce qui le dérange surtout, c'est sa veste. Son couturier lui a affirmé qu'elle était parfaite, à la mesure de sa carrure, large sans exagération, à peine cintrée par-ci par-là. Voilà un homme qui n'a pas besoin d'épaulettes supplémentaires, ni de leçons en modestie. Cependant, les leçons d'anglais, les leçons d'argent, les leçons de sourire, les leçons d'Amérique se sont succédé à un rythme trépidant au cours des cinq dernières années. L'ex-Monsieur Univers, l'ex-«Chêne Autrichien», est devenu citoyen américain (ce jour-là il s'est fait photographe déguisé en Oncle Sam), il fait partie des Kennedy (par sa femme Maria Shriver, nièce de l'ex-président), et il a décidé qu'il serait la star des stars dans les années à venir. Sylvester n'aura plus qu'à aller se rhabiller.

Entre-temps, Johnny Carson s'apprête à l'appeler devant les caméras. Schwarzenegger connaît mieux celles du cinéma, mais devant celles de la télévision, il a déjà incarné Mickey Hargitay dans la biographie téléfilmée de Jayne Mansfield. Le problème, c'est que cette fois-ci, les caméras ne le lâcheront plus. Elles s'accrocheront à lui, enregistreront le moindre de ses rictus, le moindre de ses erreurs grammaticales. Il ne l'aime pas beaucoup, la télé, l'ami Arnold. Il n'a rien contre, mais le direct, tout de même, ça l'impressionne.

Comment donc s'y prend-on pour impressionner Schwarzenegger? Ce n'est pas une tâche facile, bien que d'autres, sur le fauteuil de l'invité carsonien, se sont déjà cassé la gueule. Ceux-là font aujourd'hui partie des morceaux d'anthologie du «Tonight Show» que Johnny inclut pour célébrer les anniversaires réussis et innombrables de l'émission. Lui, il est un peu gêné, un peu mal à l'aise dans ce costard étriqué, trop étroit ou trop large, il ne le sait même plus: l'accueil qu'on lui réserve dépasse ses espérances. Il les a déjà tous conquis, pourquoi donc s'inquiéter...

Un mètre 90, 97 kilos. C'est un géant pour les Français, pour les Européens, même pour les Américains, bref pour tous ceux qui n'ont pas le hockey pour sport national. Et après on se demande comment il est arrivé à se créer une réputation, à se frayer un chemin parmi les grands, les moins grands que lui certes, mais les grands tout de même. À force de constance, de détermination et d'une franchise empreinte de cette bonhomie particulière qu'il saura utiliser plus tard aux côtés d'un Danny De Vito.

Il entre donc en scène. Carson lui tend la main, avec une appréhension feinte, comme s'il craignait qu'il la lui mit en bouillie. Mais c'est une plaisanterie qui ne porte pas. Quand il est là, Schwarzenegger prend toute la place, Carson disparaît et ses blagues toutes préparées avec lui. Les gestes du Terminator sont cependant ceux d'un grand timide qui ne sait pas très bien ce qu'il faut faire de ses mains, de ses bras, de tous ces muscles qui l'ont rendu célèbre. S'il semble s'embrouiller un petit peu lorsqu'il fait sa petite promotion pour *Total Recall*, il sait qu'il va se faire pardonner, parce que depuis *Twins*, on lui pardonne tout. Parce qu'il a su, par un retour imprévisible des choses, faire de ce rôle le tremplin pour lancer sa carrière au-delà des *Commando* et des *Conan*.

Aujourd'hui, on le voit partout. Surtout ces derniers mois, sur toutes les couvertures de magazines: *TV Guide*, *Spy*, *Premiere*,

Vanity Fair, *GQ*, *Movieline*... et même le *Saturday Evening Post*. C'est bien entendu dans le cadre de la campagne de *Total Recall*, mais on mise sur son visage qu'on photographie de façon à le faire ressembler à des stars déjà établies (son gros plan sur la couverture de *Movieline* est celui, à s'y méprendre, de Harrison Ford). Et ça lui plaît. Il a l'air de s'amuser comme un gamin. Qu'il est resté, même lorsqu'on lui pose quelques questions bien placées pour le troubler (comme la capitale de la Californie). Peu importe: la réponse d'Arnold est dans son sourire, candide, ingénu, presque innocent.

Johnny Carson s'y fait prendre lui-même lorsqu'il ose le coincer sur les partenaires féminines de son nouveau film et les scènes assez langoureuses qu'il partage avec chacune d'elles. Il ne s'esquive pas, mais une tangente inespérée (au sujet de sa femme, de sa famille, qui lui a sans doute été préparée par ses conseillers en *entertainment*) lui est tendue comme une perche, il s'en saisit, se redresse sur son siège, réarrange l'affreuse veste, puis se lance. Le public en raffole, il applaudit, il en redemandera. Alors, Arnold leur annonce un nouveau film, sans doute moins cher que *Total Recall* (estimé selon certains à 73 millions de dollars—soit le plus cher de l'histoire du cinéma), mais au sujet suffisamment affriolant que les foules se masseront aux portes bien avant le début de la première.

Schwarzenegger a 42 ans et il a été propulsé si vite dans le vedettariat qu'il ne s'en rend pas compte lui-même. Que ça lui semble loin son village dans les Alpes autrichiennes, son premier

Twins (1988)





Total Recall (1990)

film dont il ne veut pas parler (avec un titre pareil, qui voudrait revenir là-dessus?), son arrivée en Amérique avec rien dans les poches, rien dans les mains, tout dans les biceps. Ces fameux biceps, qui ont cimenté sa gloire, avec notamment *Stay Hungry* et *Pumping Iron*, l'ont cantonné pendant quelques années dans quelques péplums indigestes (les deux *Conan*), puis dans la peau de maints héros invincibles. Jusqu'au moment où le contrat de *Twins* que lui apporta son agent se matérialise et lui rapporte 20 millions.

Au «Tonight Show», il y a cependant quelque chose que Schwarzenegger ne pourra pas faire: tirer amoureusement sur l'un de ces gros cigares qu'il affectionne. Il va sans dire que s'il fallait le faire (plaire à ses admirateurs, lancer un nouveau message à l'Amérique), il abandonnerait même cette habitude et se contenterait de son image de rêve américain réalisé.

Le plus extraordinaire, c'est qu'à la tête de son empire, il a l'air de s'amuser follement. Car c'est quelqu'un qui ne se prend absolument pas au sérieux. *Total Recall* ne déçoit pas ses fans. Bien au contraire. Pour eux, Schwarzenegger s'est coupé en quatre (presque littéralement) et son extrême désir de plaire a touché ici une sorte de paroxysme que lui-même, peut-être, croyait inatteignable. En quelques années, il est devenu millionnaire. Qu'arrivera-t-il de lui en 1995 par exemple? La question le ferait sourire si on la lui posait. Sans doute Johnny Carson le sait-il et c'est

la raison pour laquelle il ne la pose pas. Pas bête, il saura, lui, attendre cinq ans.

Maurice Elia

FILMOGRAPHIE

- 1970: Hercules Goes to New York (ou: Hercules in New York, Hercules: the Movie, Hercules Goes Bananas) (Arthur A. Seidelman)
- 1973: The Long Goodbye (Robert Altman)
- 1976: Stay Hungry (Bob Rafelson)
- 1977: Pumping Iron (George Butler et Robert Fiore)
- 1979: The Villain (Hal Needham)
- 1979: Scavenger Hunt (Michael Schultz)
- 1982: Conan the Barbarian (John Milius)
- 1984: Conan the Destroyer (Richard Fleischer)
- 1984: The Terminator (James Cameron)
- 1985: Commando (Mark L. Lester)
- 1985: Red Sonja (Richard Fleischer)
- 1986: Raw Deal (John Irvin)
- 1987: The Running Man (Paul Michael Glaser)
- 1987: Predator (John McTiernan)
- 1988: Red Heat (Walter Hill)
- 1988: Twins (Ivan Reitman)
- 1990: Total Recall (Paul Verhoeven)



The Running Man (1987)



Red Heat (1988)